

Texte 1

Sed quod ex utroque, id iam corpus et quasi qualitatem quandam nominabant - dabitur enim profecto ut in rebus inusitatis, quod Graeci ipsi faciunt a quibus haec iam diu tractantur, utamur uerbis interdum inauditis".

[7] VII. (7) "Nos uero" inquit Atticus; "quin etiam Graecis licebit utare cum uoles, si te Latina forte deficient". (VARRO) "Bene sane facis; sed enitar ut Latine loquar, nisi in huiusce modi uerbis ut philosophiam aut rhetoricam aut physicam aut dialecticam appellem, quibus ut aliis multis consuetudo iam utitur pro Latinis.

Aut enim noua sunt rerum nouarum facienda nomina aut ex aliis transferenda. quod si Graeci faciunt qui in his rebus tot iam saecula uersantur, quanto id nobis magis concedendum est, qui haec nunc primum tractare conamur". "Tu uero" inquam "Varro bene etiam meriturus mihi uideris de tuis ciuibus, si eos non modo copia rerum auxeris ut effecisti, sed etiam uerborum". (VARRO) "Audebimus ergo" inquit "nous uerbis uti te auctore, si necesse erit. earum igitur qualitatum sunt aliae principes aliae ex his ortae. principes sunt unius modi et simplices; ex his autem ortae uariae sunt et quasi multiformes.

Vous me permettrez, sans doute, d'employer quelquefois des termes nouveaux pour exprimer des choses qui n'ont jamais été nommées dans notre langue, comme font les Grecs, qui depuis si longtemps déjà s'occupent de ces sujets.

[7] VII. — Bien certainement, dit Atticus. Nous vous permettons même d'employer les expressions grecques, si les termes latins vous font défaut. — Je vous en remercie ; mais je ferai tous mes efforts pour parler toujours notre langue, tout en employant certains mots, comme ceux de philosophie, rhétorique, physique, dialectique, que la coutume a déjà naturalisés chez nous, avec une foule d'autres.

Car il faut bien pour exprimer des choses nouvelles, créer des mots nouveaux, ou mettre à contribution les langues étrangères. Et si les Grecs usent encore de cette licence, eux qui depuis tant de siècles sont versés dans ce genre d'études, à plus forte raison devons-nous en jouir, nous qui nous y essayons pour la première. fois. — Selon moi, Varron, lui dis-je, vous rendrez encore de grands services à vos concitoyens si, après les avoir enrichi de tant de connaissances, vous les enrichissez aussi d'expressions nouvelles. — Nous oserons suivre vos conseils, me répondit-il, et créer, s'il le faut, des mots nouveaux.

Académiques, I, Cicéron, 45 av. J-C.

Texte 2

185 nam quid rancidius quam quod se non putat ulla formosam nisi quae de Tusca Graecula facta est, de Sulmonensi mera Cecropis? omnia Graece: {cum sit turpe magis nostris nescire Latine.} hoc sermone pauent, hoc iram, gaudia, curas, 190 hoc cuncta effundunt animi secreta. quid ultra? concumbunt Graece.

Est-il rien de plus désagréable qu'une femme qui ne se juge accomplie que si, toute toscannienne qu'elle est, elle se fait Grecque et, née à Sulmone affiche un air d'Athènes ? Tout à la Grecque ! et pourtant, ce dont nos femmes devraient surtout avoir honte, c'est d'ignorer le latin. Le grec est devenu leur langue pour la peur, les colères, les joies, les soucis, les confidences. Bien mieux ! elles font l'amour en grec.

Satires, Juvénal, VI. Ier-IIe siècle ap.

Texte 3

Sénèque parle, dans cette lettre, de son asthme (ἄσθμα en grec)...

Longum mihi commeatum dederat mala ualetudo ;
repente me inuasit. 'Quo genere ?' inquis. Prorsus
merito interrogas : adeo nullum mihi ignotum est. Uni
tamen morbo quasi assignatus sum, quem quare
Graeco nomine appellem nescio ; satis enim apte dici
susprium potest.

Mon mal m'avait laissé une longue trêve ; tout à
coup il m'a repris. – Lequel ? me direz-vous. –
Vous avez bien raison de me le demander, car il
en est à peine un qui me soit inconnu. Il est
cependant une maladie à laquelle je suis comme
voué ; je ne vois pas pourquoi je l'indiquerais par
son nom grec, car notre mot « susprium » la
désigne suffisamment.

Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 54

Texte 4

(1) Sermone Graeco quamquam alioqui promptus et
facilis, non tamen usque quaque usus est abstinitque
maxime in senatu; adeo quidem, ut "monopolium"
nominaturus ueniam prius postularet, quod sibi uerbo
peregrino utendum esset.

(1) La langue grecque lui était familière, mais il ne
la parlait pas indistinctement en tous lieux. Il s'en
abstenait surtout avec tant de scrupule dans le
sénat, qu'avant de prononcer le mot "monopole", il
commença par s'excuser de ce qu'il était obligé de
recourir à ce terme étranger.

(2) Atque etiam cum in quodam decreto patrum
"emblema" recitaretur, commutandam censuit uocem
et pro peregrina nostratem requirendam aut, si non
reperiretur, uel pluribus et per ambitum uerborum rem
enuntiandam.

(2) Un jour aussi, ayant entendu dans un décret
du sénat le mot "emblema", il fut d'avis qu'on
changeât ce mot barbare, et qu'on lui substituât
une expression latine, ou, si l'on n'en trouvait pas,
qu'on se servît d'une périphrase.

(3) Militem quoque Graece testimonium interrogatum
nisi Latine respondere uetuit.

(3) Il força un soldat, auquel on demandait son
témoignage en grec, de répondre en latin.

Suétone, *Vie de Tibère*, 71.

Texte 5

*Les Deux dialogues du nouveau français italianisé est une œuvre de propagande qui fait la
promotion du français face à l'influence de l'italien. L'anti-italianisme est en effet très virulent en
France dans les années 1574-1578. Le personnage de Philausone représente le courtisan aux
mœurs corrompues par la langue italienne. Il fait ici étalage de son langage...*

(Philausone) « Il n'y a pas long temps, qu'ayant quelque martel in teste (ce qui m'advient souvent
pendant que je fay ma stanse en la cour) et à cause de ce estant sorti apres le past pour aller un
peu spaceger, je trouvai par la strade un mien ami, nommé Celtophile. Or voyant qu'il se monstret
estre tout *sbigotit* de mon langage (qui est toutesfois le langage courti sa nesque, dont usent
aujourd'hui les gentils-hommes Francés qui ont quelque garbe, et aussi desirent ne parler point
sgarbatement) je me mis à ragonner avec luy touchant iceluy, en le soustenant le mieux qu'il
m'estet possible. Et voyant que nonobstant tout ce que je luy pouves alleguer, ce langage italianisé
luy semblet fort *strane*, voire avoir de la gofferie et balorderie, je pris beaucoup de fatigue pour luy
caver cela de la fantaisie ».

Henri Estienne, *Deux dialogues du nouveau français italianisé* (1578)

Texte 7

« On n'entend que des mots à déchirer le fer,
Le *railway*, le *tunnel*, le *ballast*, le *tender*,
Express, *trucks*, *wagons* ; une bouche française
Semble broyer du verre ou mâcher de la braise. [...]
Certes de nos voisins l'alliance m'enchanté,
Mais leur langue, à vrai dire, est trop envahissante
Faut-il pour cimenter un merveilleux accord
Changer l'arène en *turf* et le plaisir en *sport*,
Demander à des *clubs* l'aimable causerie,
Flétrir du nom de *grooms* nos valets d'écurie
Traiter nos cavaliers de *gentlemen-riders* ;
Et de Racine un jour parodiant les vers,
Montrer, au lieu de Phèdre, une lionne *anglaise*,
Qui, dans un *handicap* ou dans un *steeple-chase*,
Suit de l'œil un *wagon* de *sportsmen* escorté,
Et fuyant sur le *turf* par le *truck* emporté ? »

Extraits de l'*Épître à Boileau*, Viennet, 1860.

Texte 8

C'est l'emprunt intégral, de forme et de fonds, qui éveille, en général, l'animosité de ceux qui se posent en défenseurs de la pureté du langage national. A tort, croyons-nous. Les emprunts de ce genre ne font guère qu'augmenter le lexique des langues spéciales et ne portent guère atteinte à l'économie générale de la langue commune. Il est certain que des termes techniques peuvent se généraliser, par la métaphore, par exemple, [...] et devenir ainsi de la monnaie courante du langage. Mais, au fond, il importe peu pour la langue que le joueur de tennis parle de *lobs*, de *drives* et de *smashes*, que le boxeur distingue le *swing* de l'*upper-cut* ou le joueur de football, le *dribble* du *shot*...

J. ORR, *Les anglicismes du vocabulaire sportif*, dans *Le Français Moderne*, 3 (1935). p. 296-297.

Texte 9

Notre pays est une nation omnivore, prête à prendre et à assimiler tout ce qui est à même d'alimenter sa vie. Aussi, quant à moi, je suis fermement convaincu que les emprunts au vocabulaire anglais doivent être prudemment guidés, sagement encouragés et non condamnés sur la base d'un purisme sentimental. Ainsi notre langue sera la plus riche, la plus souple et la plus expressive qui soit, grâce à tous ces éléments étrangers que nous ferons nôtres.

Toutes les langues sont dans un état de constante fluctuation : la nôtre aussi doit subir des changements en suivant la vie de la nation. La vieille bouteille n'est pas apte à contenir le vin

nouveau, mais en fabriquant une nouvelle, évitons, autant que nous le pouvons, d'avoir recours aux modèles chinois, car la concision extrême du chinois [écrit] risque de nous mener à l'erreur et à la confusion, si nous ne voyons pas de nos propres yeux les signes d'écriture. D'innombrables termes nouveaux d'ordre culturel et technique ont été traduits à l'aide de mots chinois, et le résultat, c'est qu'ils sont compris uniquement par l'œil et non par l'oreille. Dans ces cas, je ne vois pas qu'il soit sage de traduire. Efforçons-nous plutôt de familiariser l'anglais avec notre vie — il en fait déjà partie bien plus qu'on ne l'imagine généralement — de sorte que nous ne considérions plus les mots anglais comme des « étrangers indésirables », mais que nous essayions de » les intégrer purement et simplement dans l'organisme de notre » langue ».

S. ICHIKAWA, *Foreign Influences in the Japanese Language*, Tokyo, 1929, p. 39-40

Texte 10

La-langue-évolue » est un des pires poncifs de l'histoire de la bêtise. La langue évolue, le cancer aussi. Ce qui est vrai, c'est que la langue est un organisme vivant, donc elle meurt. « Une langue ne se fixe pas », affirmait Victor Hugo dans la préface de *Cromwell* en 1827 ; c'est même pour cela qu'elle peut disparaître. « Vingt-cinq langues meurent chaque année, faute d'avoir été parlées » [E. Orsenna²] : la langue *française* s'est retirée plusieurs fois déjà, de l'Asie du sud-est, des États-Unis avec le *paw paw French* du Missouri, elle fut étouffée chez les Cajuns de Louisiane, chez les Amérindiens Houmas ; jadis tuée et aujourd'hui *tue* en Acadie, elle est menacée ou en recul dans toutes les régions du monde. En France la langue n'évolue plus, elle *involue* – s'achève en *chiac* : qu'est-ce à dire ?

« *Speak white* », *Pourquoi renoncer au bonheur de parler français ?* Alain Borer, 2021.

ALAIN BORER
« SPEAK WHITE ! »
 POURQUOI RENONCER AU BONHEUR DE PARLER FRANÇAIS ?



GRAND PRIX
 ALDO

Que faire [face à l'anglais qui nous envahit] ?

- **D'abord nous dépolluer nous-mêmes de l'anglobal et de l'angloïd.**
- **Nous opposer systématiquement aux collabos publics.**
- **Rejoindre les associations de défense de la langue française qui mènent des actions en justice.**

Alain Borer dans « Speak White ! » Pourquoi renoncer au bonheur de parler français ?

Texte 11

A-t-on pris garde à un phénomène effrayant ? Sait-on, oui, sait-on seulement, qu'en moyenne, il meurt environ 25 langues chaque année ? Il existe aujourd'hui, dans le monde, quelque 5 000 langues vivantes. Ainsi, dans cent ans, si rien ne change, la moitié de ces langues seront mortes. À la fin du xxie siècle, il devrait donc en rester 2 500. Sans doute en restera-t-il beaucoup moins encore, si l'on tient compte d'une accélération, fort possible, du rythme de disparition. Ce cataclysme déroule ses effets imperturbablement, et cela, semble-t-il, dans l'indifférence générale. Est-ce une vanité, ou encore une pure présomption, que de vouloir alerter les esprits ? Il m'a semblé que non. C'est pourquoi j'ai entrepris d'écrire ce livre, avec l'espoir, ingénu sans doute, d'apporter une contribution, si modeste soit-elle, à la prise de conscience d'une nécessité : faire tout ce qui est possible pour empêcher que les cultures humaines ne sombrent dans l'oubli. Or une des manifestations les plus hautes, en même temps que les plus banalement quotidiennes, de ces cultures, ce sont les langues des hommes. Les langues, c'est-à-dire, tout simplement, ce que les hommes ont de plus humain. Que préserve-t-on donc, en les défendant ? – Notre espèce, telle qu'en elle-même enfin ses langues l'ont changée.

Halte à la mort des langues, Claude Hagège, 2000.

<https://shs.cairn.info/halte-a-la-mort-des-langues--9782738108975>



Taper la P. B. pour battre son record personnel

Le 3 octobre 2024

Anglicismes, Néologismes & Mots voyageurs

Le monde du sport est souvent anglophone et anglophile. Cela s'explique en partie par son histoire, mais on peut regretter que des anglicismes remplacent des formes françaises bien installées dans l'usage, comme cela arrive avec les expressions *record personnel* et *meilleure performance de l'année*, fort usitées il y a encore peu. C'est moins le cas aujourd'hui : sur les écrans qui retransmettent les championnats, y compris les championnats de France, s'affichent des *P. B.*, abréviation de *personal best*, « record personnel » et des *S. B.*, abréviation de *season best*, « meilleure performance de l'année ». Et, comme ce qui se lit finit toujours par se dire, on a pu entendre, il y a peu, un de nos meilleurs athlètes dire, à la veille d'une importante compétition, qu'il espérait *taper sa P. B.*, « battre son record personnel », ce qu'il fit d'ailleurs fort joliment.

Texte 12 : Rémi Soulé, linguiste : « Nos enfants disent wesh ? Remercions-les ! »

Vos enfants, vos élèves disent « wesh » ? Vous voudriez corriger cette mauvaise habitude pour sauver ces jeunes ? Pour sauver la société ? Pour sauver la langue elle-même ? Vous ne seriez pas les premiers. A moi, qui ai fait une thèse sur les façons de parler des jeunes, on a souvent expliqué que mon travail serait compliqué parce que les jeunes ne savent plus parler. Les jeunes eux-mêmes partageaient cet avis. En retournant au collège pour récolter des données à leur contact, j'ai pu leur présenter mon sujet. Leur réponse m'est restée : « *Notre langage à nous, c'est pas du français.* » Sacré but contre leur camp.

Une fois ma thèse terminée – le sujet était finalement possible –, j'ai souvent repensé à ces réactions. Pourquoi ces discours alarmistes ? Regardez pourtant : deux ans après, plus personne ne dit « quocoubeh » et la langue française ne s'est pas désintégrée. Les jeunes ont bien leurs habitudes, sans cesse renouvelées, en matière de langage. Des mots apparaissent, disparaissent, changent de forme ou d'usage, continuellement. Plus rarement, on voit poindre des tournures syntaxiques, des préfixes ou des suffixes, des prononciations, des intonations. Que vous les compreniez ou pas, rassurez-vous, c'est bien du français. Vos enfants, vos élèves disent « wesh » ? Tant mieux !

Commençons par rappeler l'essentiel : les jeunes ne parlent pas une autre langue. Non seulement ils ne parlent pas tous de la même manière, mais surtout aucun n'utilise exactement les mêmes mots avec ses amis, ses parents, ses profs, ses éducateurs sportifs, de même que les adultes modulent selon le contexte. Les jeunes s'adaptent... et persistent à parler français. Même quand une tournure nous échappe dans un dialogue

entre jeunes, on ne comprend pas rien : la syntaxe, la grammaire et la prononciation restent conformes à la norme la plus habituelle du français.

Créer de nouveaux mots

L'association Néolectes recense justement ces usages nouveaux et relaie des exemples réels. Voyons ces exemples : « *je me suis fait tunnéliser par un spécialiste des cryptomonnaies* », « *en route pour barbarater mes barbapartiels* », « *j'ai passé toute la soirée à acquiescer sans réagir, un peu en mode PNJ* ». Si vous ne comprenez pas ces phrases, c'est sans doute que vous ne comprenez pas « tunnéliser », « barba- » ou « en mode PNJ ». C'est tout. Le reste est parfaitement banal. L'incompréhension est-elle vraiment si grande ou le malaise vient-il d'une peur de la nouveauté ? De la différence ?

La nouveauté et la différence sont pourtant nécessaires. Créer des nouveaux mots sert à désigner de nouvelles choses (non, un *date* n'est pas tout à fait un rencard), plus rarement à crypter des messages ou à s'amuser : les adultes font aussi toutes ces choses. L'adolescence est un âge où on cherche également à construire son identité : on ne s'habille pas comme ses parents, on n'écoute pas les mêmes musiques, pourquoi parlerait-on de la même manière ? Forger son identité en parlant est tout naturel. Les jeunes ont besoin de lien social avec leurs pairs, de reconnaître les membres de leur groupe en se distinguant des autres (les parents, les profs, les enfants plus jeunes...). Les adultes aussi l'ont fait, leurs parents le leur ont reproché, eux-mêmes l'avaient fait. A ce rythme, on peut remonter quatre siècles en arrière. Laissons donc les jeunes parler : ils grandissent.

Vous ne comprenez pas ce que disent vos enfants ? Demandez-leur tout simplement, sans émerveillement ni jugement péremptoire. C'est une rare occasion d'inverser les rôles : le jeune a la connaissance et l'adulte ne l'a pas. A l'adulte alors de s'en saisir pour stimuler l'intelligence du jeune. De cette façon on lutte contre un sentiment de domination et d'insécurité linguistique. Faire croire aux jeunes francophones que leur langage, comme me l'ont confié mes informateurs collégiens, « *c'est pas du français* », c'est tout simplement les faire taire.

Enjeu démocratique

Laisser les jeunes parler est également un enjeu démocratique. Ils ne sont pas égaux face au langage scolaire : s'ils sont issus d'une famille favorisée, à la culture scolairement valorisée, alors ils sauront manipuler tout l'éventail des usages possibles, ils sauront quoi dire et ne pas dire face à un enseignant. S'ils viennent au contraire d'une famille défavorisée à la culture délégitimée, ils partiront de loin. Le manque de mixité entre collèges et même, maintenant, entre classes, nourrit ces inégalités.

Les mots à la mode viennent en revanche les contrer. Encourager leurs façons de parler est donc le meilleur moyen de leur donner confiance et de valoriser des compétences qu'ils peuvent tous avoir. Montrons-leur que, du vocabulaire, ils en ont. Pourquoi nous priver de réduire un peu les inégalités entre les jeunes, sinon par élitisme et par mépris ?

Laisser les jeunes parler est important, enfin, pour la langue elle-même. Remettons-nous enfin en question à ce sujet. Nos réactions aux évolutions de la langue sont irrationnelles et malsaines. L'Académie française publie un dictionnaire d'une rare indigence ? Le président de la République le célèbre. Certains sont réfractaires au changement linguistique qui est l'essence de toute langue vivante ? On les appelle puristes. On propose une timide réforme des accents circonflexes et des traits d'union devenus désuets ?

Trente-cinq ans après, elle n'est toujours pas appliquée. L'usage d'un signe de ponctuation comme le point médian se développe ? Certains élus voudraient le sanctionner pénalement. Peut-être est-il temps d'en finir avec ces paniques morales d'un autre siècle et de laisser aux jeunes la place qu'ils méritent. Remercions-les plutôt : ils font de notre langue une langue vivante.

Publié en mars 2025, https://www.lemonde.fr/campus/article/2025/03/12/remi-soule-nos-enfants-disent-wesh-remercions-les_6579423_4401467.html